A black and white profile portrait of Antonin Daum, an elderly man with a mustache, looking to the right. The portrait is set against a dark background and is partially overlaid by a yellow banner at the top left.

ANTONIN Daum

L'ingénieur maître verrier

Introduction

Chaque année, l'Association des anciens élèves de l'École centrale rend hommage à un grand ancien.

2014 a été dédiée à Antonin Daum, mon arrière-grand-oncle. Soixante-quinze promotions nous séparent, de 1887 à 1962.

Mais, malgré la distance, je me suis depuis longtemps senti proche de cet aïeul qui, avec mon arrière-grand-père, sont deux figures emblématiques de ma famille. Deux grands ancêtres !

À la fin du XIX^e siècle, leur père, Jean, s'est retrouvé, à Nancy, par un curieux concours de circonstances, à la tête d'une verrerie en quasi-faillite. Il avait été notaire de profession, son fils aîné Auguste était jeune notaire et le petit dernier, Antonin, était encore au lycée.

Pendant une dizaine d'années le père, puis le fils aîné se sont battus pour maintenir l'entreprise la tête hors de l'eau. Et en 1887, à sa sortie de l'École, Antonin est arrivé pour seconder son frère. Leur père était mort en 1885. Jean Daum avait eu juste la joie de voir son fils reçu à l'École centrale.

La verrerie ne produit alors que des objets bas de gamme, gobelets, bouteilles, verres de montre, bobèches, carafes et verres de bistrot. Et même sur ce créneau elle est mal en point.

Antonin Daum commence par mettre en application ce qu'il venait d'apprendre à l'École. Il améliore la technique de production : la marche des fours de fusion du verre, la précision des mélanges, la motorisation des tours de taille, l'organisation des ateliers...

Et puis, quelques années plus tard, poussé par son frère, il devient entrepreneur et chef d'entreprise.

Nous sommes à la fin du XIX^e siècle. À Nancy, un verrier est en train d'acquérir une renommée artistique internationale : Émile Gallé.

Devant l'attraction du public pour cette production, Auguste pousse Antonin à créer un département « Verrerie d'art ».

Antonin commence par embaucher deux artistes pour dessiner des modèles. Puis il met au point les différentes couleurs de verre et se lance dans la verrerie artistique. La réussite ne se fait pas attendre. Pour se faire connaître, les frères Daum participent à des expositions internationales dans les grandes capitales. En 1900 ils remportent une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, qu'ils partagent avec Gallé.

La verrerie vit une époque de gloire. La renommée des frères Daum dépasse les frontières.

Mais la Grande Guerre s'abat sur l'Europe. Elle brise l'élan de nombreuses entreprises et tue de nombreux verriers. En 1918, l'usine redémarre. Les survivants forment des jeunes verriers et la vie reprend.

Mais le goût du public a changé. Les formes de l'Art nouveau ne séduisent plus. Peut-être rappellent-elles trop de si mauvais souvenirs. Il faut tourner la page.

Antonin Daum, le héraut de l'Art nouveau, dans sa grande sagesse, estime qu'il est temps pour lui de passer la main. Il confie les rênes de l'entreprise à un plus jeune, son neveu Paul Daum. Qui la fera entrer dans l'époque suivante, celle de l'Art déco.

Antonin restera toujours très proche de la verrerie, conseillant son neveu sans l'étouffer ni le brider. Sa carrière sera récompensée par de nombreux honneurs, il sera (entre autres) fait commandeur de la Légion d'honneur.

Mais sur son faire-part de décès, en 1930, figurera en tête le titre auquel il attachait le plus d'importance : « ingénieur des Arts et Manufactures ».

En 2014, la cristallerie Daum existe toujours. Elle édite en pâte de verre des œuvres d'artistes contemporains, comme il y a 120 ans.

Jean Daum,
arrière-petit-neveu d'Antonin,
promotion 1962

L'auteur tient à remercier Jean Daum, arrière-petit-neveu d'Antonin, pour sa bienveillance ; l'équipe de l'Association des Centraliens, en particulier Catherine Verger pour sa relecture attentive ; le musée des Beaux-Arts de Nancy ; ainsi que Patrick-Charles Renaud dont le livre *Daum, l'âme des verriers*, fut une précieuse source d'inspiration et de renseignements.

Document réalisé pour l'Association des anciens élèves de L'École Centrale Paris

Auteur : Julien Meyrat

Conception : Echange Créatif

Imprimeur : Chirat

Publié en novembre 2014

Photo de couverture : Nancy, musée des Beaux-Arts, archives Michel Daum



Les enfants de Jean Daum et Louise Isenmann, en 1884. De gauche à droite et de haut en bas : Auguste (1853-1909), Fanny (1863-1927), Antonin (1864-1930), Jeanne (1858-1927), Charles (1856-1897) et Louise (1852-1891). © Fonds Daum

La famille Daum

1871 : la cité de Bitche est assiégée par l'armée allemande. Jean Daum, notaire de son état, passe les événements dans la maison familiale avec sa femme et ses six enfants. Quand ils remontent à la surface, la frontière s'est déplacée vers l'ouest. Les autorités allemandes laissent alors le choix aux habitants : adhérer au nouveau régime ou s'expatrier en France. Ayant tout perdu, Daum décide comme beaucoup de Lorrains d'émigrer vers Nancy, nouvelle capitale de l'Est français.

C'est dans cette ville qu'il rencontre Guillaume Avril et Victor Bertrand. Eux-mêmes émigrés lorrains, les deux hommes ont entrepris de monter une verrerie, la majeure partie de cette industrie étant désormais en zone occupée. Le démarrage est difficile, les deux associés sont en quête d'investisseurs. Jean Daum tombe à point nommé et rejoint le projet. En 1876, après s'être établi avec la famille à Nancy, Jean consent une avance de cent mille francs à Avril et Bertrand. Suivront cent vingt mille francs supplémentaires destinés à l'achat de divers équipements. Las, Jean Daum, bien qu'homme de droit, néglige les garanties élémentaires à prendre dans ce genre d'affaires. Son fils Auguste dira plus tard de lui : « *Dans les mobiles qui réglait ses actes, le cœur l'emportait toujours sur la raison.* » Les dettes s'accumulent, l'investisseur inquiet entame une procédure qui se conclut par la vente à l'amiable de l'usine, située rue du Pont-Cassé. Jean Daum, ancien notaire, se retrouve donc à la tête d'une verrerie, métier auquel il n'entend rien.

Faute d'alternative, il tente pourtant l'expérience : pour cela il s'appuie sur les bonnes volontés de son entourage. Son fils Auguste saisit à bras-le-corps la destinée de l'entreprise. Les premières années sont si difficiles que même Antonin, au soir de sa vie, préférera les passer sous silence. On allège les gammes d'articles pour se concentrer sur les verres pour limonadiers, les verres de montre... On engage de bons ouvriers, qualifiés. Auguste démontre ses qualités de chef : de formation juridique, comme son père, c'est un homme rigoureux, doué pour l'aspect commercial et à l'écoute de ses ouvriers. Il a cependant tout à apprendre et ne peut se permettre de montrer son ignorance en matière de verre.



La verrerie de Nancy, rue du Pont-Cassé, qui deviendra le symbole et le lieu de vie de la famille Daum. © Fonds Daum

Alors qu'Auguste, malgré les sacrifices, reste optimiste, Jean a plus de mal à supporter la situation. Il s'éteint le 10 février 1885, à soixante-deux ans.

La verrerie remonte la pente mais est encore bien loin de la prospérité. Les espoirs reposent désormais sur Auguste, qui va lancer la production de services de table plus « bourgeois » (Mirabeau, Médicis, Renaissance), et sur son jeune frère, manifestement doué pour la technique, Antonin. Celui-ci, après des études aux lycées de Lunéville et de Nancy, est reçu bachelier à l'École centrale des arts et manufactures de Paris. Le garçon est cultivé, un brin artiste, c'est un amateur de musique et de littérature, il représente l'avenir de la famille. On en fera un ingénieur, car c'est désormais ce qui manque à la direction de l'usine.



Antonin Daum (quatrième debout en partant de la gauche) pose avec sa chambrée de la promotion 1887. © Archives de l'École Centrale Paris

L'École centrale des arts et manufactures

Des années du Centralien Antonin Daum, on garde peu de traces. Reçu au concours d'admission en 1884, il obtient de bons résultats en arithmétique (18/20), trigonométrie (14/20), en dessin architectural ou technique (14/20). La chimie, matière qui jouera pourtant un rôle décisif dans sa carrière, fait pour l'heure plutôt baisser sa moyenne (11/20).

Il est toutefois reçu avec un très estimable 11,85/20.

Travail irrégulier

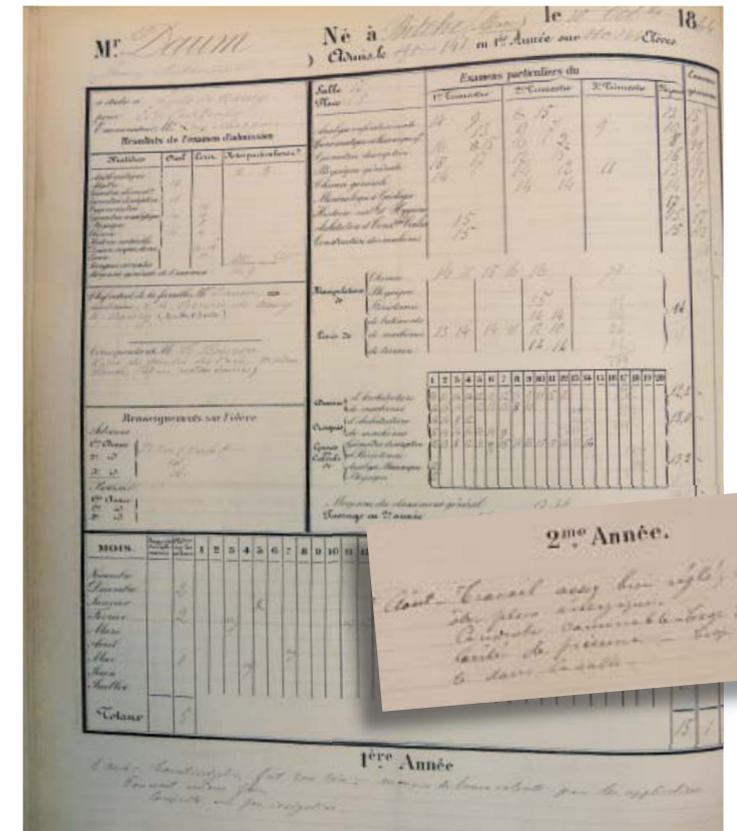
Toute sa vie, Antonin sera apprécié pour sa facilité de contact, son abord sympathique et son intelligence. C'est un esprit vif, plus inventif que manuel. À l'École, les professeurs jugent sa première année : « *Travail irrégulier, fait sans soin. Manque de bonne volonté pour les applications. Pourrait mieux faire. Conduite un peu irrégulière.* » Sa moyenne au classement général : 13,36.

En deuxième et troisième année, confirmation de sa personnalité : « *Travail assez bien réglé. Devrait être plus énergique. Conduite convenable. Trop d'irrégularités de présence. Trop de légèreté dans l'ensemble.* »

Il faut dire qu'Antonin a sans doute d'autres soucis en tête et surtout un en particulier. Les espoirs de la famille reposent sur lui. Alors qu'il étudie encore à l'École centrale, son père décède en laissant un acte notarié qui lui réserve le statut d'associé aux côtés de son frère. Auguste compte bien l'intégrer à l'usine dès son retour à Nancy, où il pourra mettre en œuvre ce qu'il a appris. Antonin redoute les responsabilités qui vont peser sur lui, une anxiété qui continuera toute sa vie à peser sur ses épaules.

Un goût pour l'expérimentation

Son mémoire de troisième année, quarante-huit pages manuscrites entièrement dédiées à la verrerie de Nancy, attestent qu'il se prépare à son futur métier d'ingénieur verrier. Antonin y consigne scrupuleusement les entrées et sorties de l'entreprise : coûts, salaires, frais annexes.



Les bulletins d'Antonin. En commentaire de la 2^e année on peut lire : « *Travail assez bien réglé. Devrait être plus énergique. Conduite convenable. Trop d'irrégularités de présence. Trop de légèreté dans l'ensemble.* » © Archives de l'École Centrale Paris

Les apports de l'ingénieur

L'ingénieur Daum ne s'intéresse pas qu'au verre ! L'usine consomme d'autres matériaux : argile pour les creusets et les briques des fours, combustible, métal pour les moules et les outils fabriqués sur place... Il détaille la composition de chaque recette (verre blanc, jaune, bleu...), varie les taux de tel ou tel ingrédient, innove en recherchant de nouvelles teintes, s'intéresse aux silicates, aux colorants, aux fours de fusion. Son goût pour l'expérimentation deviendra plus tard une de ses marques de fabrique.

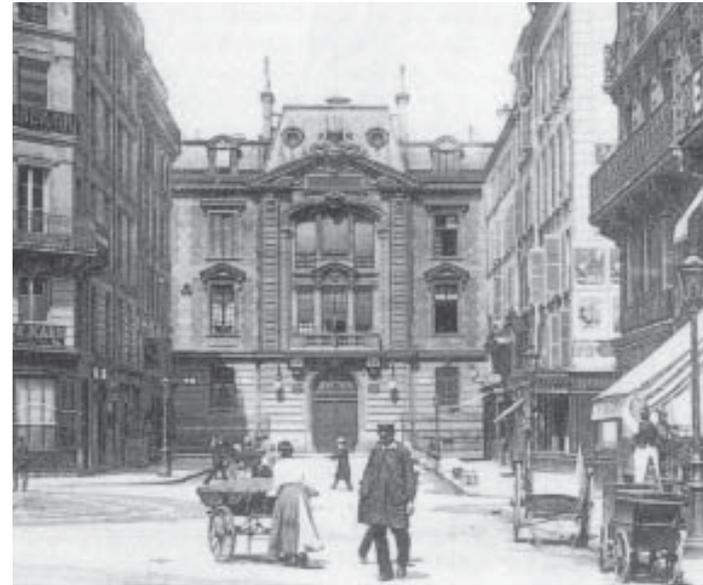
En sortant de l'École centrale, Antonin Daum a montré qu'il était un élève doué, bon en chimie et en technologie, mais globalement égal dans toutes les matières, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un esprit éclairé.

Paris en 1884

Antonin a emménagé l'année de son arrivée à Paris dans les tout nouveaux locaux de l'École, rue Montgolfier. Pendant son temps libre, il fréquente assidûment les musées et les expositions. L'époque est riche pour les arts décoratifs, et Antonin découvre la verrerie chinoise, l'art japonais et ses visions épurées de la flore... L'art médiéval, redécouvert pendant le XIX^e siècle, ainsi que les merveilles de l'Antiquité font également partie de ses domaines de prédilection. Et comment pourrait-il rater la première exposition d'Émile Gallé, *De la terre et du verre*, en 1884 ? Gallé est alors un artiste éminent : fils d'une famille de négociants en faïence, il s'est initié au soufflage et à l'ébénisterie et est devenu une figure marquante des arts appliqués de son époque. Les dernières Expositions universelles lui ont valu plusieurs médailles d'or et la Légion d'honneur. Qui plus est, il est Nancéien, autre bonne raison pour intéresser Antonin. L'influence du maître l'accompagnera toute sa vie, tantôt pour s'en rapprocher, tantôt pour s'en démarquer.

C'est d'ailleurs devant des œuvres de Gallé exposées au musée du Luxembourg qu'il rencontrera dix ans plus tard Jacques Gruber, jeune élève de l'École des arts décoratifs et des beaux-arts de Paris, qui deviendra un des principaux artistes de la verrerie Daum.

En 1887, il est diplômé « ingénieur des Arts et Manufactures, spécialité Constructeur », et peut rejoindre sa famille. Celle-ci l'attend impatiemment.



En 1884, l'École centrale des arts et manufactures vient juste de déménager rue Montgolfier, près du Conservatoire national des arts et métiers.

Dès son retour parmi les siens à Nancy, Antonin est intégré à la verrerie. Les premiers temps, il découvre le métier aux côtés des ouvriers. S'il s'essaie lui-même au soufflage et au façonnage de verre, ses créations ne semblent pas devoir rester dans les annales. En revanche, il apporte rapidement quelques innovations importantes qui vont faciliter la vie des maîtres verriers. Le coupage au gaz est installé dès 1888. Il applique à la marche des fours ce qu'il a appris durant ses études. Il modifie la composition des verres, et travaille avec Léon Appert, un autre Centralien (promotion 1856) qui fabrique des émaux à Choisy-le-Roi.

Il s'occupe également de monter la gamme des services de table, conformément au goût traditionnel bourgeois : services gravés à la roue, peints à l'émail et à l'or sur verres transparents, opalescents, plus ou moins translucides mais non colorés. Antonin adjoint à la gobeletterie classique des ateliers de taille, de gravure, de dorure et de décoration afin de réaliser de délicats verres à boire, pichets, flacons... les premiers services de table vont remplacer la gobeletterie moulée.

Le monde du verre n'est pas facile, mais les frères Daum s'y investissent corps et âme, avec passion, intelligence et humour. En témoignent ces bons mots d'Auguste restés célèbres :

« On ne se doute pas de ce qu'il faut de science à un chimiste, d'art à un verrier, de compétence à un fabricant pour faire un beau "verre de bistrot". Cela doit être bien blanc pour garder au liquide son affriolante couleur, volumineux d'aspect pour attirer le client, très mince du bord pour plaire à ses lèvres, très épais des parois et du fond pour ne rien contenir et très lourd enfin pour servir en cas de légitime défense. »

La naissance du département artistique

En 1890, Antonin tombe malade. Probablement une appendicite mal diagnostiquée, qui le contraint à garder le lit pendant plusieurs mois. Il met à profit ce temps d'immobilisation pour lire, beaucoup, sur cette flore qui le

passionne tant. Il imagine les verreries de couleur qu'il mettra en œuvre, dès son rétablissement.

Auguste comprend alors que son frère est au moins autant attiré par la dimension artistique du verre que par la fabrication elle-même. Ensemble, ils créent en 1891 un département artistique de la verrerie, orientant le futur de manière décisive.

Antonin le sait : sans être dépourvu de sensibilité, il n'est pas un artiste. Alors il en recrute plusieurs. Jacques Gruber, Henri Bergé, Jules Marchand, Damman père, Sévère Winckler, Eugène Gall... il compose peu à peu une équipe de peintres, de graveurs sur roue, de tailleurs qui va révolutionner le monde de la verrerie.

Il connaît les artistes, il sait comment ils fonctionnent. Sur les contrats de travail de Gruber et Bergé, les frères Daum ne mentionnent que deux choses : le salaire mensuel et le nombre de demi-journées de présence obligatoire. C'est à ces conditions que les créateurs pourront, en toute liberté, laisser libre cours à leur fantaisie ou, mieux encore, à leur imagination pour réaliser les folles idées d'Antonin. Et de fantaisie, le cadet Daum n'en manque pas.

Antonin propose, les artistes imaginent comment réaliser les œuvres. Bien des années plus tard, lors de la fête du Travail de 1926, Antonin résume ce processus. Il s'adresse alors à Eugène Gall, maître verrier dans l'usine : *« Vous vous souvenez, mon cher Gall, de ce temps où, jeune alors, j'allais m'asseoir à côté de vous dans votre banc, vous raconter des rêveries impossibles, et qui se trouvaient réalisées quelques heures après »*

Les prouesses techniques

Une équipe solide donc, mais aussi des innovations techniques. En bon ingénieur, Antonin Daum imagine, teste et améliore. Les couleurs, notamment, pour lesquelles il développe un véritable don. Colorer du verre se fait généralement par ajout d'oxydes en poudre, mais la prouesse d'ingénierie ne se limite à un mélange d'ingrédients : la couleur va dépendre



Les verriers de la halle vers 1885. Les ouvriers se tiennent devant le four, tenant leur canne permettant de « cueiller » le verre en fusion.
© Fonds Daum

de la composition du verre lui-même, et l'ajout de colorants modifie les caractéristiques du matériau, viscosité, température de fusion, dilatation... sans compter que la couleur définitive ne peut s'observer qu'après refroidissement complet. Les tentatives sont nombreuses et la casse immense avant d'arriver au dosage idéal pour obtenir les rouge, jaune, bleu désirés. Mais Antonin ne s'est pas cantonné aux prouesses chromatiques.

La vitrification des poudres

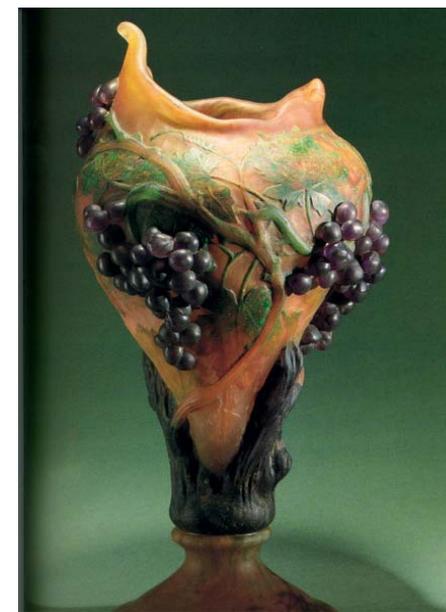
Ainsi une obsession des verriers est d'atteindre à la perspective, à cette troisième dimension qui échappe nécessairement aux décors plans, quoique courbes, du verre. Antonin y parviendra en couplant les techniques classiques (gravure à l'acide, à la roue...) à des procédés nettement plus audacieux. La vitrification des poudres, qui consiste à recouvrir intégralement la paraison¹ de plusieurs couches successives de poudre de verres colorés, va permettre aux graveurs de jouer avec les dégradés. Une fois l'élément refroidi, il « suffit » de meuler la surface pour faire apparaître les couleurs sous-jacentes. Le procédé est tellement spectaculaire qu'il va devenir une des bases de la production Daum.

Les décors intercalaires

Autre technique innovante que Daum va déposer : la décoration intercalaire de grand feu. Il s'agit de créer plusieurs enveloppes de verre de couleurs différentes, en cueillant le matériau en fusion dans plusieurs creusets successifs, jusqu'à obtenir

plusieurs couches de 1 mm d'épaisseur. On imagine le casse-tête d'ingénieur pour parvenir à faire refroidir des verres en contact, matériaux de composition et donc de température de fusion, de coefficient de dilatation différents. Le procédé permet

des décorations aux effets de perspectives inattendus, mais il est si complexe qu'il sera finalement assez peu employé à ses pleines capacités (on peut monter jusqu'à cinq couches différentes).



Les œuvres Daum font appel à de multiples techniques. Ici, pour aboutir à ce résultat en relief, les verriers ont appliqué à chaud chaque grain de raisin. © Fonds Daum

Antonin, avec son sens de la formule écrira : « Dans la série de vases ciselés à décoration intercalaire ou de grand feu, il ne s'agit plus seulement de l'ornementation superficielle des objets, mais de faire concourir à leur parure l'épaisseur même des parois translucides.

On devine le tour de main, ancien comme tout ce qui est du verre, mais assez difficile pour ne se vulgariser jamais. Un vase, un gobelet, un bol quelconque reçoit à froid une élaboration de peinture, gravure ou ciselure de diverses couches ; puis il est reporté à la température de fusion du verre, recouvert de nouvelles couches puisées au four et refaçonné en la forme définitive. Enfin, à froid, la roue reprend le travail, démasque, à travers les reliefs réservés en premier plan, les motifs emprisonnés dans le lointain des parois, les relie à la décoration générale, véritable naïades tantôt affleurant, tantôt plongeant, tantôt

s'évanouissant à travers les nappes vaporeuses.

¹ Ainsi appelle-t-on la boule de verre chaude que le souffleur « cueille » à l'aide de sa canne au sortir du four.

La consécration

Ce procédé, d'exquise séduisance, offre des difficultés extrêmes ; et c'est au souffleur de verre que revient tout le mérite de ces rares réussites, si l'on songe qu'il faut remettre en fusion, sans le briser, un objet précieusement orné, et le rendre intact, sans déformation ni salissure, avec la double et triple vêtue dont on a voulu le charger. »

Dans les deux cas, il s'agit d'obtenir un verre dont les couleurs sont réparties en couches, permettant ainsi aux graveurs (à l'acide, puis à la roue) de les atteindre en creusant, touchant à ce qu'Émile Gallé appelait « *les dessous mystérieux* » et à ce que les photographes, moins lyriques, nomment « *profondeur de champ* ».

Homme de son temps, Antonin reste également à l'écoute des innovations de la vie quotidienne. La lumière électrique révolutionne les habitudes dans les foyers et crée un engouement pour les belles lampes. Daum, le premier, imaginera donc les « lampes champignons » bien connues de l'époque, et en association avec son ami Louis Majorelle, des dispositifs mariant fer forgé ou bronze et verres colorés.



L'usage de l'électricité dans les villes et la collaboration avec Louis Majorelle, ami d'Antonin Daum, donnent naissance à une gamme de lampes en fer forgé à abat-jour de verre.
© Fonds Daum

La pâte de verre

Antonin croyait également à la pâte de verre. La technique (très répandue aujourd'hui mais encore difficile à maîtriser alors) consiste à faire fondre du groisil², puis le laisser refroidir dans un moule, à la manière de la céramique, pour atteindre des formes esthétiques et impossible à réaliser

en soufflage. La méthode est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît : le verre et le moule subissent des dilatations différentes, le cœur du verre ne refroidit pas uniformément... C'est avec Almaric Walter, grand spécialiste de ce matériau, que Daum parviendra à ses résultats les plus décoratifs, souvent inspirés de la faune. En 1909, il lancera même la « pâte de verre à plat », qui sera utilisée par la suite par Gruber et Majorelle comme éléments décoratifs dans leurs créations (boiseries, buffets...). Si la collaboration avec Walter n'a pas rencontré le grand succès attendu, elle aboutira tout de même à de beaux résultats, et la pâte de verre constitue aujourd'hui une des principales techniques de la verrerie Daum.

² Le groisil est un gravier de verre, éventuellement de couleur, que l'on peut refondre à l'envi.

Quand les Daum reprennent l'usine de Nancy, le verre artistique n'existe pas, à l'exception des créations d'Émile Gallé, lui-même nancéen et référence absolue du moment. Si Antonin est évidemment inspiré par l'artiste, il ne le copie pas pour autant. Il sait que l'objet doit conserver une dimension utilitaire : l'art doit être mis à la disposition de tous.

L'évolution de la production est très rapide : dès 1893, on trouve des fleurs peintes sur l'émail des vases. Mais très vite, la peinture va perdre de son intérêt aux yeux d'Antonin : le verre a sa propre couleur, il faut en profiter. Antonin va développer des pâtes de couleurs variées, accessibles par gravure et travail à froid. Dès 1895, une vingtaine de couleurs sont disponibles.

L'Art nouveau, en train de naître, hait les lignes droites. Ça tombe bien : le verre aussi, et les fleurs non moins. Les vases s'étirent, se tordent, et les motifs floraux s'épanouissent. Dans la seule année 1894, grâce aux dessins préparatoires de Gruber et de Bergé, la variété des fleurs disponibles au catalogue passe de sept à trente-huit. Pourtant, quoique luxuriantes, les créations Daum éviteront toujours les excès : les œuvres restent équilibrées, leurs assises larges préviennent la crainte du déséquilibre. Malgré toutes leurs ornementsations, elles inspirent un sentiment de stabilité.

Visite d'un président

La production nancéenne fait de plus en plus parler d'elle. Ainsi, quand le président de la République Sadi Carnot passe à Nancy entre le 5 et le 7 juin 1892, il est accueilli sous un arc de triomphe composé

de créations de la verrerie Daum et de la tonnellerie Fruhinsholz (industrie voisine dont le patron est un grand ami des Daum), et reçoit un carafon ventru orné d'une croix de Lorraine. La visite présidentielle fait les gros titres de la presse régionale et les frères Daum comprennent toute l'importance et le bénéfice à tirer de ce type d'événement.

Dès l'année suivante, ils font le pari un peu fou d'envoyer quelques pièces à l'exposition internationale de Chicago. Les ouvrages sont fragiles, ils voyagent en bateau, arrivent intacts... et reçoivent de bonnes critiques.

La production d'art attire les journalistes. Interviewé dans la revue *Les Vosges* en 1893, Antonin s'interroge sur la métamorphose de sa production : « *Nos verriers de l'Est ont un tact parfait dans le genre de fabrication "limonadière"... ce n'est point en cela, toutefois, que se caractérisent les œuvres de la verrerie de Nancy, et il serait bien difficile de dire par quel ordre d'idées, ayant fabriqué des produits si pleins de certains mérites, mais dépourvus d'esthétique, nous en sommes venus à faire de la verrerie d'art. Est-ce le milieu, au sein d'une région riche en verrerie ? Les lauriers de quelque illustre confrère, tels Gallé et Rousseau ? Est-ce un tempérament personnel un peu rêveur, peu porté vers l'industrie mécanique ? Tout cela ensemble. »*

La première œuvre d'art

C'est également en 1893 qu'Antonin et son équipe façonnent leur première



Première véritable œuvre d'art des ateliers Daum, *Le Deuil violet des colchiques* (1893) est constitué de trois couches de verre superposées : violet, mauve et noir. © Fonds Daum



L'Exposition universelle de 1900 dura huit mois et fut un lieu de renouveau technique et artistique enthousiasmant. Elle restera l'événement emblématique de la Belle Époque et laissera à Paris des monuments comme les Grand et Petit Palais.

véritable œuvre d'art : un vase mauve intitulé *Le Deuil violet des colchiques*. Puis les expositions s'enchaînent : Lyon, Nancy, Bordeaux, Bruxelles, Paris, Bruxelles de nouveau en 1897, où Auguste reçoit la Légion d'honneur. Mais l'officiant connaît bien la personnalité qu'il récompense :

« Parmi les nouveaux chevaliers figure le nom de M. Auguste Daum, l'opinion ratifiera la distinction échue à l'un des chefs de la maison Daum et félicitera le vaillant maître verrier d'une récompense qui est la consécration gouvernementale d'une maîtrise désormais incontestée tant chez nous qu'à l'étranger.

Toutefois, nous croirions ne pas répondre aux sentiments personnels du nouveau chevalier si nos félicitations n'allaient point en même temps à son frère et collaborateur M. Antonin Daum. On sait la part dévolue à l'artiste délicat dans le légitime renom conquis par la verrerie du Pont-Cassé. »

L'Exposition universelle de Paris

1900 : l'Exposition universelle de Paris. Sept mille six cents exposants s'installent entre la Concorde et le Champ-de-Mars. Daum est présent avec un stand. Le président Loubet, qui visite quotidiennement l'exposition, s'extasie devant les vases Daum et ceux de Gallé, qui expose à deux pas de là. Le vase *Tristan et Iseult*, magnifique témoignage de l'amour qu'Antonin et Gruber vouent à l'œuvre de Richard Wagner, fait sensation. Parmi les autres nouveautés qui enchantent le public, on trouve une cruche à cinq

couches de verre, ou encore les premières lampes électriques à abat-jour

en verre, idée totalement innovante à l'époque, conçues avec les ateliers Majorelle...

Antonin fait la navette entre Paris et Nancy et connaît des moments de doute, voire de découragement lorsque des œuvres exposées sur le stand tombent et se cassent ou lorsque les ventes ne sont pas jugées suffisantes.

Mais surtout, il connaît la gloire : il reçoit le Grand Prix de la verrerie d'art, conjointement avec Émile Gallé. Celui-ci verra d'ailleurs ce rapprochement comme un affront, considérant qu'on récompense Daum et Majorelle « pour [l']avoir copié » !

Cette consécration survient après neuf années passées à la verrerie, au cours desquelles Antonin est passé du stade de novice à celui de maître verrier reconnu internationalement. Toujours humble, il manifeste son soulagement : « Nous avons planté notre drapeau sur les manufactures impériales et royales de Berlin, de Pétersbourg, de Copenhague, de Saxe, d'Autriche et d'Italie. Et on peut dire, comme le Petit Poucet, nous y avons couru à pas de géant... Le jury nous a donné le Grand Prix, récompense que d'importantes verreries n'ont jamais pu atteindre. Cela fit même créer quelques jalousies. Tant mieux ! »

L'École de Nancy

De retour à Nancy, Émile Gallé dépasse son amertume et a l'idée d'exploiter le succès des industriels d'art et le talent des artistes régionaux. Après tout, plutôt que les opposer, pourquoi ne pas les associer ? Lors du banquet des artistes lorrains,



Gruber et Daum étaient tous deux de grands admirateurs de Wagner, d'où une série de vases rendant hommage à ses opéras. Ainsi ce vase resté célèbre et nommé *Tristan et Iseult* (1897). © Fonds Daum

Un humaniste engagé

en décembre, il prononce une allocution dans laquelle il reconnaît le talent de Daum et Majorelle (auparavant traités de plagiaires), et appelle à la création d'une école : « *S'il est vrai que nous avons tous ensemble allumé ici un foyer, il ne faut pas qu'il s'éteigne à jamais...* » Ainsi naît en 1901 l'École de Nancy, regroupant les grands noms de l'Art nouveau (Victor Prouvé, Louis Majorelle, Henri Bergé...) sous la présidence de Gallé et la vice-présidence d'Antonin Daum, de Louis Majorelle et d'Eugène Valin.

L'organisme se donne pour but de « *favoriser la renaissance et le développement des métiers d'art en province* ». L'intention est louable, mais l'école ne remplira jamais pleinement ses objectifs. L'écart est trop vaste entre la volonté affichée de ses créateurs et le manque de moyens. Gallé, du reste, n'en verra pas la destinée : il s'éteindra en 1904, Victor Prouvé lui succédant à la présidence de l'École.

Antonin, pourtant, prendra comme toujours son rôle très au sérieux. L'Exposition internationale de l'Est de la France, en 1909, marquera l'apogée, et donc le début de la fin de l'École. Malgré son grand succès, les artistes y démontrent leur manque de cohésion et d'organisation. Antonin, rapporteur de l'événement, rédigera un jugement sans appel : « *Trop enclins, comme il arrive entre artistes, à des discussions doctrinales, ses chefs n'ont pas la patience et la diplomatie des hommes d'affaires. Ils s'expliquent mal et violemment sur la portée pratique de leurs conceptions. Leurs ateliers, bien que prospères, ne sont pas de ces industries puissamment riches qui réalisent avec leurs propres moyens les choses nécessaires au progrès commun.* »

D'un Centralien à l'autre

En 1910, un jeune camarade fait un passage remarqué à Nancy : Louis Blériot, Centralien de la promotion 1895. Il participe à la course aérienne du Circuit de l'Est, première du genre. L'amicale de l'École centrale commande

pour l'occasion une coupe destinée à son prestigieux représentant. Blériot a en effet traversé la Manche l'année précédente à bord d'un aéroplane de sa conception, exploit reconnu internationalement. L'événement coïncide avec la Saint-Laurent, fête traditionnelle des verriers (et de nombreux métiers touchant au feu). C'est donc des mains de son condisciple Antonin Daum que l'aviateur reçoit une coupe en forme de vague baptisée *Prière de l'oiseau*, référence au poème du comte de Montesquiou dont elle arbore les deux premiers vers gravés :

« *Seigneur, vous avez mis la force dans mes ailes,
La grâce dans mon vol, et l'élan dans mon cœur.* »



En 1901, Antonin voit naître son deuxième enfant, Michel. Celui-ci dirigera la verrerie durant les années cinquante et soixante. © Fonds Daum

La famille Daum s'est engagée dans la vie locale, que ce soit sur le plan politique ou social. Jean, le patriarche, était un notable de Bitche, adjoint au maire et ferme opposant à l'invasion allemande. Auguste, juriste devenu industriel et commerçant, fait partie des hommes d'affaires de Nancy. Au soir de sa vie, il présidera le tribunal de commerce de la ville. Il administrera par ailleurs son entreprise dans un esprit de paternalisme cordial : dès 1882, il crée une caisse de secours pour subvenir aux besoins des ouvriers victimes d'accidents. Homme de conviction, il a le même talent que son frère quand il s'agit de s'exprimer. Ainsi, lors de la visite du ministre du Commerce, de l'Industrie et des Postes et Télégraphes Henri Boucher, le 19 octobre 1897, il déclare :

« *Nous n'avons rien à vous demander. Sans prétendre que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, ce n'est guère sur le gouvernement que nous comptons pour améliorer notre condition ; c'est sur nous-mêmes, sur notre travail, nos forces et nos courages que nous fondons notre avenir et celui de nos enfants. Si nous avions une prière à adresser à ceux qui règlent nos destinées, ce serait plutôt de ne pas trop s'occuper de nous, de ne pas trop nous protéger.* »

L'usine, c'est aussi une vie de famille : outre la grande maison familiale, les bâtiments hébergent cinq à six familles d'employés de la verrerie. Auguste et Antonin interviennent régulièrement pour résoudre les problèmes domestiques des ouvriers.

Les gamins de l'Assistance

En 1885, la halle commence à accueillir des « gamins » de l'Assistance publique. Les enfants abandonnés sont placés dans des entreprises afin qu'ils apprennent un métier et des rudiments de socialisation. Une quinzaine de gamins trouveront ainsi une place d'apprentis chez Daum, six y feront toute leur carrière jusqu'au rang ultime de chef de place. Contrairement à d'autres entreprises moins scrupuleuses, Daum refuse la contrepartie

financière. Bien des années plus tard, en 1926, Antonin évoquera le souvenir de la colonie devant les six anciens gamins. « *Ce sont nos enfants à nous, ces braves hommes qui, privés tout petits de leur père et mère, nous ont été confiés en apprentissage par l'administration et sont devenus sous nos yeux, entre nos mains qui se faisaient aussi maternelles que possible, sous la direction de nos vieux chefs de place, des ouvriers modèles, les chefs de famille vertueux et honorés, les citoyens honnêtes et dignes que je salue respectueusement et tendrement.* »

Même si on ne peut pas comparer le travail des verriers aux mineurs de charbon évoqués au même moment par Émile Zola dans *Germinal*, le métier est physiquement éprouvant. Longues journées, température élevée autour des fours, concentration constante. Les syndicalistes acharnés conviennent que les conditions de travail chez Daum sont plutôt satisfaisantes. Ainsi Charles Delzant, secrétaire général de la Fédération nationale du verre, directeur de la revue *La Voix des verriers* et lui-même ouvrier dans une usine du Nord, déclarera après visite de la fabrique : « *Cela nous change de la verrerie commune où le travail, toujours le même, est le plus souvent éreintant et n'offre pour le verrier d'autre intérêt que celui du pain à gagner.* »

Il faut dire que les patrons, et *a fortiori* Antonin, sont aux côtés de leurs ouvriers. Le maître verrier est tous les matins devant les fours pour déterminer les nouveaux modèles, commenter les pièces refroidies pendant la nuit, échafauder de nouveaux plans...

Toute sa vie, Antonin rendra hommage à ses ouvriers. Voici le discours qu'il tient à la suite de son frère lors de la visite du ministre Boucher, en 1897 :

« *Monsieur le ministre,*

Vous cessez de parcourir nos simples ateliers, vous n'y avez trouvé ni l'outillage incomparable, ni les superbes agencements de notre grandiose



Les « gamins » de la halle, placés par l'Assistance publique pour apprendre un métier et un code de valeurs morales. © Fonds Daum

entourage. Ce que nous avons montré est l'œuvre unique de nos mains et de notre cœur. Les machines, ici, ne sont rien. Des âmes d'artistes créent, animent et glorifient la matière...

Entre tous, je rendrai donc hommage devant vous, d'abord à mes bons amis Gruber et Bergé, mes fidèles auxiliaires, artistes au crayon savant et délicat, interprètes préférés de mes conceptions.

Je nommerai ensuite Claude [Adolphe] et Gall [Eugène], les verriers robustes et soucieux, tout noirs de leur four, mais dont les mains calleuses feraient envie aux fées.

Jules Marchand, maître ciseleur, la pierre angulaire de cet atelier de gravure d'où sortent les plus étudiées de mes œuvres, le tout premier collaborateur de nos essais d'art, chercheur lui-même infatigable et raffiné. Damman père, maître sur cette pléiade de peintres, doreurs, émailleurs, aquafortistes à qui il donne en exemple son activité, son talent, aussi bien que ses vertus familiales, et qui, véritable éducateur, dirige de tout son cœur l'apprentissage de près de vingt enfants.

Sévère Winckler, tailleur sur verre, comme nous fils de ce comté de Bitche si célèbre aux verriers, qui montre dans la plus âpre tâche une ardeur toujours jeune et la fidélité patrimoniale.

Tous du reste, aux bureaux comme aux ateliers verriers, tailleurs, graveurs, potiers, mécaniciens, sont dignes de notre bienveillance, monsieur le ministre, et je vous en remercie en leur nom.

La tradition dans les verreries de notre pauvre comté de Bitche voulait qu'un hôte illustre soufflât de toutes ses forces une fiole d'honneur puis l'offrît pleine de vin. Nous ne vous infligerons point cette amende. Les dieux s'en vont et nos gentilshommes, ne portant plus l'épée, n'ont plus d'excuse à leur péché mignon. Ils marquent leurs fêtes d'une façon plus durable et vous prient, monsieur le ministre, de garder un autre souvenir. Cette écriture où, tous, nous avons mis la main, vous rappellera le labeur paisible, idéal, sûr de son lendemain, dont vous fûtes ici témoin et qui est déjà, nous le savons, un des fruits de vos pressants soucis. »

Passion pour son métier, admiration et révérence envers ses ouvriers, humilité, humour et finesse cultivée, ce discours résume bien le caractère d'Antonin.

La Grande Guerre

Las, cet état de grâce ne dure pas. Auguste meurt le 1^{er} avril 1909, rongé par la maladie, laissant à la tête de l'entreprise Antonin et son neveu Jean pour le seconder. Bientôt à la Belle Époque succède la première guerre. Le front n'est pas loin : Nancy subit des bombardements incessants et bon nombre d'ouvriers partent en guerre. La mort dans l'âme, Antonin se résout à éteindre ses fours. Dès le 7 août 1914, il propose au président de la Croix-Rouge locale les locaux de la verrerie pour installer une annexe

de vingt lits pour les convalescents. Il met également à disposition une petite automobile pour le service médical et pharmaceutique.

Début 1915 il parvient à rallumer un des deux fours. Il peut ainsi, moyennant quelques ajustements d'approvisionnement, produire les bouches, flacons, ventouses... que réclament en grandes quantités hôpitaux et laboratoires. En 1916, des allocations prélevées sur les fonds de l'usine sont versées aux familles des mobilisés. Cent cinquante personnes travaillent alors à la verrerie.

Décembre 1916 : un obus tombe dans la cour de l'usine. Antonin écrit au préfet à deux reprises pour lui demander conseil. Celui-ci suggère de maintenir l'activité ; Antonin poursuit donc, alors même que « Gros Max », une canonnière allemande meurtrière, pilonne la ville. Les nouvelles arrivent du front : elles annoncent la mort de l'un ou l'autre ouvrier, et celle de son neveu Jean, fils d'Auguste, tombé à Verdun.

L'arrivée des troupes américaines apporte quelques clients à l'usine, des soldats yankees qui apprécient les pièces ouvragées. Mais la guerre a tout changé. Les goûts de l'Occident en matière de décorations se portent désormais vers plus de simplicité...

La reconnaissance du pays

Antonin avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1901, récompense remise par son frère. Quand en 1925, il est élevé au rang de commandeur, il décline tout d'abord le titre. Toujours modeste, il estime que ce grade doit être réservé « aux bienfaiteurs désintéressés du pays ». Il l'acceptera finalement, même s'il le fera figurer en bas de liste sur son acte de décès, contrairement à l'usage.

Il est reçu le 24 mai 1928 à l'académie de Stanislas, société savante prestigieuse qui s'intéresse à toutes les disciplines de l'esprit et aux différents aspects de la culture scientifique, littéraire, artistique et technique. Une fois de plus, il y rend hommage à ses ouvriers, et rappelle le rôle de chef d'orchestre qu'occupe le maître verrier. « *Le maître verrier lui-même, à qui l'organisation moderne de l'usine ne permet plus de travailler de ses mains avec les compagnons ; à qui incombent les recherches et les directives ; lui-même ne saurait vivre loin des collaborateurs qu'il s'est faits : souffleurs, tailleurs, graveurs, décorateurs ; et il n'est pas d'exemple en Lorraine qu'un maître verrier n'ait vécu, ne soit mort et ne repose au milieu de ses ouvriers. »*



Antonin Daum en 1925. Alors considéré comme le maître verrier nancéien par excellence, il a l'intelligence de passer peu à peu la main à son neveu Paul.

Le passage de relais

Antonin survit à la Grande Guerre, mais son équipe de maîtres verriers est décimée. Les tranchées de Verdun lui ont aussi pris son neveu Jean, son successeur désigné. Sa femme, Marguerite Didion, est en outre morte en 1914 suite à une opération chirurgicale.

Dans les années vingt qui s'annoncent, Antonin est désormais le maître verrier lorrain. Gallé est mort en 1904, Lalique n'est pour l'instant célèbre que pour ses bijoux, Baccarat et Saint-Louis ne sont pas sur le même créneau. Antonin n'a que 56 ans, il pourrait régner sans partage, mais une fois de plus il fait preuve de sagesse en estimant son temps professionnel révolu. Il décide de passer la main.

L'avenue de l'Art déco

C'est un autre neveu, Paul Daum, revenu du front en héros de guerre, qui va s'imposer comme le reprenneur naturel de l'entreprise. Sur les conseils de son oncle, Paul va reprendre en main la verrerie et la faire entrer de plain-pied dans cette nouvelle ère.

L'Art nouveau, à la mode durant la Belle Époque, est jugé trop naïf pour un peuple qui a subi les atrocités de 14-18. On ne veut plus du style 1900, il faut désormais des choses simples, des matériaux clairs, sobres, rares, sans complexité de décors. S'annonce un retour à la géométrie : ligne droite, rectangles, spirales... tout en rendant au verre sa transparence et ses effets de masse.

Paul en prend son parti et relègue les graveurs minutieux à des travaux de taille, moins difficiles, moins prestigieux, mais plus utiles. Le succès demeure au rendez-vous et l'Exposition internationale des arts décoratifs de Paris de 1925, en pleines Années folles, consacre le nouveau style. C'est la naissance de l'Art déco.

Antonin, rapporteur de l'événement, exprime sans surprise une certaine amertume : « Nous n'adresserons plus qu'un souvenir à nos vieilles et sentimentales inspirations florales, qu'une stylisation nouvelle, plus grave de caractère et de construction, a définitivement supplanté. »

Une réduction des affaires et donc des bénéfices lui donnent l'occasion de faire une nouvelle fois preuve de désintéressement : il renonce à la totalité de ses appointements et à la presque totalité de ses tantièmes.

La fin d'Antonin

Antonin s'éteint le 28 mars 1930, dans la maison familiale située dans l'enceinte de la verrerie. Lors de la rétrospective organisée en son honneur au Salon d'automne de 1930, le critique d'art René Chavance louera « la constante variété des recherches qui part de fragiles verreries dans le goût de la Renaissance italienne pour aboutir à ses dernières pièces massives, d'un rythme austère ». Son neveu Paul lui rendra un vibrant hommage : « Ce que notre société lui doit ? Il n'est pour le mesurer que d'imaginer ce que serait la verrerie s'il n'y était pas passé. Tout y porte sa marque, la tenue artistique de la fabrication dont il nous a donné le goût ainsi qu'à ses autres collaborateurs, la tradition de courtoise cordialité avec le personnel et cet amour de la mesure qui était la marque de son esprit modéré, désireux de se faire sa place mais sans blesser ni léser personne. »

Sur son faire-part de décès figureront à sa demande ses titres de gloire, dans l'ordre de son choix. On notera que son diplôme de l'École centrale arrive en première position

Ingénieur des Arts et Manufactures

Maître verrier

Vice-président de la chambre de commerce de Nancy

Membre de l'Académie de Stanislas

Président du conseil d'administration de la banque Renaud

Commandeur de la Légion d'honneur

Officier de l'Instruction publique

L'académie de Stanislas lui rendra également hommage : « Il ne se dédoublait pas : il ne fut pas artiste et chef d'industrie ; ce chef d'industrie était un artiste... Ah ! Comme il aima cet art et ce métier indissolublement liés dans la profession du verrier, et quels accents prenait sa voix, quelle flamme brillait dans son regard lorsqu'il en parlait. »



L'Art déco et ses lignes géométriques remplacent les floraisons et l'exubérance de l'Art nouveau de la Belle Époque. © Fonds Daum

L'après-Antonin

Disparu en 1930, Antonin ne connaît pas les effets de la terrible crise économique de 1929 qui finit par toucher la France. Paul Daum est l'homme de la situation. Énergique, meneur d'hommes, aussi artiste et engagé que ses illustres ancêtres, il affronte courageusement une situation difficile. En 1934, une commande prestigieuse vient aider la fabrique : la Compagnie générale transatlantique commande 90 000 pièces pour le paquebot Normandie, fleuron de la flotte française. La commande va des services de table aux cendriers, en verre et en cristal (une matière mal connue des verriers Daum). Michel Daum, fils d'Antonin, parvient à honorer la commande en faisant preuve de souplesse.

La seconde guerre mondiale arrive alors, et prive la verrerie d'un chef d'entreprise à la vie exemplaire. Paul Daum, sous-chef d'un réseau de la Résistance, est arrêté par la Gestapo, torturé et déporté au camp de Neue Bremm. Il y décède le 19 février 1944.

Michel arrive donc à la tête de la verrerie. Pendant les années 1950-1960, le cristal sera roi : ce matériau autorise les pièces imposantes, toutes en masse et en épaisseur, alors à la mode.

Les artistes de retour à la halle

Lui succèdera en 1965 Jacques Daum, petit-fils d'Auguste. Il s'attellera pendant vingt ans à faire connaître et exporter les produits de la verrerie dans le monde entier. Pour lui, il faut savoir prendre des risques : il réintroduit la pâte de verre, technique complexe mais qui permet d'obtenir beaucoup plus de formes que le simple soufflage. Le but avoué est d'attirer des artistes. La verrerie renoue avec la tradition d'Antonin, qui s'était entouré d'une équipe de créateurs prolifiques : elle se positionne en « éditeur » au service de grands noms.

Il réalise d'abord les idées de nombreux sculpteurs, puis part en quête d'une « locomotive » pour la maison Daum. Après avoir approché Miró, Calder ou Picasso, Jacques Daum rencontre en 1967 le maître du surréalisme, Salvador Dalí. Celui-ci tombe amoureux du matériau et devient un véritable moteur pour l'entreprise. Les modèles conçus par le maître sont déroutants (deux bidons d'huile reliés par de la bave d'escargot...), parfois « effrayants », mais donnent de beaux résultats et se vendent bien. Ils ouvrent ainsi la voie à de nombreux artistes : Roy Adzak, Alexis Hinsberger, Pierre Dmitrienko, Maurice Legendre... et César, qui viendra passer trois semaines mouvementées à la verrerie en 1969.



Aujourd'hui, l'entreprise Daum ne fabrique plus que des objets en pâte de verre. © Fonds Daum

La famille Daum continuera à gérer l'entreprise jusqu'en 1990, tentant de garder le cap de la verrerie « à la main » dans une période où la mécanisation imposait une concurrence grandissante. Plusieurs propriétaires se succéderont alors jusqu'au dernier rachat en 2009 par le groupe Saint-Germain.

La pâte de verre est reine aujourd'hui, et les derniers souffleurs ont raccroché leurs cannes il y a une douzaine d'années. Les fours ne sont plus allumés en continu à la verrerie de Nancy, toujours en place (la rue du Pont-Cassé a même été rebaptisée en 1968 « rue des Cristalleries »). En guise d'ateliers de conception, l'usine n'abrite plus désormais que celui de mise au point, qui conçoit les moules et les cycles de température essentiels à la réussite du procédé pâte de verre. L'entreprise emploie aujourd'hui 180 salariés et continue de travailler avec des artistes contemporains, selon le modèle initié par Antonin.

Bibliographie

Jean et Michel Pertuy, *Les Orchidées dans l'École de Nancy*, éditions de la Société française d'orchidophilie, 1979.

Noël Daum, *Daum maîtres verriers*, Paris Edita/Denoël, 1980.

Janine Bloch-Dermant, *Le Verre en France, d'Émile Gallé à nos jours*, éditions de l'Amateur, 1986.

Claude Pétry, *Daum dans les musées de Nancy*, Société nancéienne Varin-Bernier, 1989.

Clotilde Bacri, Noël Daum et Claude Pétry, *Daum*, Paris, Michel Aveline éditeur, 1992.

Christophe Bardin, *Daum 1878-1939 une industrie d'art lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 2004.

Charles Kirchner, *Daum*, Courbevoie, Soline, 2004.

Patrick-Charles Renaud, *Daum : du verre et des hommes 1875-1986*, Nancy, éditions de la Place Stanislas, 2009.

Daum : collection du musée des beaux-arts de Nancy, catalogue de collection, RMN, 2010.

Patrick-Charles Renaud, *Daum, l'âme des verriers*, éditions Vent d'Est, 2012.



L'usine Daum actuelle, rue des Cristalleries à Nancy.



Antonin Daum (1864-1930).

© Nancy, musée des Beaux-Arts, archives Michel Daum